

La Belgique - Luxembourg

par **Camille LEMONNIER**



M. TAYLOR

HILPBRACH

En couverture : Bouillon - Dessin de Taylor, d'après une photographie d'Armand Dandoy.

Texte paru dans la collection « Le Tour du Monde, Nouveau journal des Voyages », hebdomadaire publié entre 1857 et 1914 sous l'égide de la Librairie Hachette.
L'auteur en est Camille LEMONNIER « La Belgique - Luxembourg », 1295^e livraison, octobre 1885.

Remis en page par et pour le site www.eglise-romane-tohogne.be en décembre 2016.

La Belgique - Luxembourg

par **Camille LEMONNIER**

Barvaux — Une ville dans un trou : Durbuy — De Melreux à La Roche — Un burg — Visite aux ruines — Hallali de fantômes — Le veilleur de nuit

Barvaux est la première marche de la rude contrée luxembourgeoise quand on l'aborde par l'Ourthe, la sœur de cette autre sauvage et folle rivière, la Semois, cavales échappées du giron des monts et qui piaffent et se cabrent, écumanes et noires, dans la nuit des défilés. L'endroit sent la grange et la métairie, cette sèche et piquante odeur de paille et d'avoine digérées qui particularise l'air en ces plaines où les végétations grasses ne poussent pas, mais seulement les chaumes et les poudreuses graminées. Un peu en dehors du gros des maisons, presque toutes carrées, massives, bâties en moellons, sous la retombée des lourds toits de schiste, une côte se dessine, au pied d'une butte ronde et lépreuse, ravinée de pierrières, sans arbres, et dont les contreforts s'épaulent à l'Ourthe, dans la direction de Durbuy. On peut gagner par là, en escaladant, cette étonnante petite ville, encaissée dans la montagne comme en un puits ; mais l'abord est plus brusque par la route qui, toujours montante, finit par surplomber le trou même, un sombre et grêle entonnoir au fond duquel inopinément, à cent pieds sous soi, on voit des toits, des ponts, un château, une église et, coupant en deux la rue, le bleuissement gris de l'eau. Avec les versants du fond, les terrasses en gradins, les plaques violettes des faîtes en ardoises, les bossellements gris du pavé, les minuscules silhouettes des hommes et des vaches, grosses fourmis noires et lentes, c'est comme l'illusion d'un coin de terre et d'humanité, perdu loin dans l'espace et dans le temps. Une rampe descend au cœur de l'agglomération, comme une échelle de corde jetée d'en haut pour rattacher la petite vie intermittente de l'habitant

au reste du monde. Par là passe la circulation, vont les attelages à bœufs, pénètrent le bien et le mal de nos civilisations qui, même en cette cuve à ciel ouvert, avec un demi-crêpuscule pour couvercle, sèment la fièvre et la folie. Durbuy a une justice de paix, une école, une mairie, des promenades, une ou deux hôtelleries et des cafés. Durbuy exploite même des mines de fer et de plomb aux alentours. Et pourtant ce rien de ville, ancienne prévôté et châellenie des ducs d'Ursel, qui y ont toujours leurs tourelles, mais arrangées au mauvais goût moderne, tiendrait à l'aise dans la place du Carrousel.

Nous gagnons par la chaussée Petit-Han et Monteville : l'Ourthe tout à l'heure nous rejoindra à Deulin, d'où nous nous dirigerons sur Monville et Melreux, en laissant à droite les grands horizons monotones de Marche. A Melreux, la malle-poste qui dessert La Roche n'attelle que deux fois le jour : l'après-midi s'avance ; et nous ne voudrions pas manquer l'entrée de la ville avant la tombée du jour. Nous prêtons donc l'oreille aux offres d'un gamin huché sur le siège d'une carriole et qui, moyennant dix francs, prix fixe, à ce que nous dit l'aubergiste, maître de l'équipage, nous mettra au pied des ruines, avant le coucher du soleil. A peine installés sur la moleskine des banquettes, le rubican s'allonge d'un trot serré, ruant par moments dans les brancards aux anguillades du petit cocher, qui, d'un « hue, Louis ! » corrobore encore les cinglades du fouet. Ce bout d'homme, quinze ans à peine, brûlé comme un moricaud, la mine hardie, a vraiment le diable au corps ; son unique préoccupation est de dépasser la concurrence, un cabriolet qui va devant nous, avec une charge de voyageurs ; et nous dansons sur les caillasses comme une barque à la pointe des vagues. Le drôle, en outre, crache, chante,

lampe aux cabarets des rasades de péquet. En moins d'une heure, il vide six verres ; il rendrait des points aux femmes de Coo, connues pour leur goût du genièvre ; et nous dépassons Hotton, l'Ourthe à notre gauche, coulant entre des roches et des prés ; Hampteau et ses bois décroissent dans la poussière des roues ; le traditionnel relais de Rendoux nous débarque pour dix minutes parmi un grouillis-grouillot de voitures et de diligences. Jusque-là, le paysage est une idylle dans du grès et de la verdure ; les roches du bord de l'eau, droites, peu tourmentées, d'un gris bleuté d'ardoise, s'entrecoupent de bois ; la rivière, moirée d'or par les feuillages ensoleillés, roule de l'ombre et du silence. Et pour ajouter à ces délices champêtres, le baume des foin coupés monte des rives ; des femmes, le barada sur la tête, fanent les flouves grillées ; ailleurs on charge les chariots. Puis la vallée s'échancre ; Marcourt, en face de nous, étage à mi-côte ses deux files de maisons ; et un énorme promontoire boisé fait obliquer la roule, reliée au village par un pont. Tout là-haut, dans les chênes, une chapelle aiguise sa flèche ; c'est Montaigu, célèbre pour les dévotions à saint Thibaut, un saint du onzième siècle, grand guérisseur de maux, mais surtout grand retapeur d'appétits. (*Li mâ d'Sint Thibâ qui beût bin et qui n'mange nin mâ.*) Une fois l'an, les pèlerins, en longue file, gravissent le petit sentier qui court au flanc des monts et aboutit à l'oratoire, sur ce coupeau qu'une forteresse commandait, au temps du comté de Montaigu. A présent, il n'y a plus dans cette ruine et cette solitude qu'un vieil homme, nourri par la charité des fidèles ; tout seul, en plein ciel, il vit là les hivers et les étés, perpétuant la tradition des ermites du lieu, sans barbe blanche ni bure, car tout s'en va, même ces attributs essentiels des primitifs anachorètes. D'où vient-il ? Personne ne

le sait. L'autre ermite étant mort, celui-ci apparut, misérable, en souquenille, l'air paternel. Quelquefois, quand ses provisions sont à bout, on le voit descendre la montagne; la faim seule le chasse vers la vallée; et le reste du temps, il prie pour les infirmités du monde, expiant peut-être aussi quelque ancien péché.

Cette singularité d'un ermitage s'ajoute, pour ce pays de Marcourt, à une autre sorte d'illustration; c'est ici, sur la bosse peuplée de chaumines et de petites métairies, que fut engendrée la citoyenne Théroigne de Méricourt, dans le nom de laquelle se sont oblitérées les syllabes du village natal. Un jour, déjà nimbée de la rouge auréole, elle revint au toit paternel, pour en repartir bientôt et se faire arrêter à Liège. La petite baie rose des bruyères, cueillie en courant par la pauvre folle, folle de son corps, de son âme et de tout, n'eut pas le temps de sécher à son corsage: le vent d'exil l'emporta.

Le grand éperon de Montaigu dessine l'extrême saillie d'un long mur rocheux, à ras duquel la route développe son lacet gris et qui partout porte la déchirure des coups de mines. Devant nous, la perspective s'accidente; par-delà les croupes vertes des cimes, d'autres crêtes montent, festonnent, semblent capitonner les horizons; des combes touffues s'ouvrent aux eaux scintillantes pour se refermer ensuite sur leur fuite assombrie. Par moments, l'Ourthe n'est plus qu'un trou clair dans l'approfondissement de la gorge; déjà s'annoncent les soubresauts violents des sites du Hérou et de Maboge; et une grandeur vient à cette nature que l'homme n'a pas désensauvagée et qui retourne aux sévérités de la Genèse. Après Jupille et Queue-de-Vache, la montagne, sur l'autre rive, fait un bond énorme, mouchetée sur le plateau par les maisons de Cielle, le hameau bien nommé, perdu dans les plaines de l'air; puis le roc, au bord de la route, s'avance en un dernier ressaut; une crevasse fend le bloc, comme un porche; et brusquement, par un coup de théâtre que rien n'égale, La Roche apparaît dans un fond, avec la coulée lumineuse de la rivière, la grande échine pelée de la côte du Gravier et, sur une butte croulant à pans droits, les parapets et les tours d'un vieux burg lambreguiné, merveilleusement damasquiné par le vert des lierres et l'or bruni des mousses. Un cri nous échappe: debout dans la carriole, nos regards embrassent cette ordonnance superbe d'une petite ville blottie dans

son entonnoir de montagnes, au pied des ruines que les flammes déclinantes du soleil empourprent sombrement. Une lumière tranquille, légèrement assourdie déjà par les approches du crépuscule, qui en ce profond ravin tourne rapidement à la nuit, baigne la bousculade de petites maisons bariolées de rose et de pistache, dont les toits d'ardoises ont l'air de tentes déployées et s'empanachent de volutes de fumée. Du côté de l'eau, des balcons en bois, des clôtures de jardins, de frustes murailles bombantes, des logettes en surplomb, des bouts de courtils animent la perspective d'un fouillis de lignes heurtées. Et tout de suite, aux enseignes dont les gigantesques lettres noires enjambent les pignons, aux bâches vertes et grises tendues sur les patios d'hôtellerie, à un certain mouvement de la rue constellée de toilettes voyantes, on a l'impression d'un séjour de villégiature. Une rumeur vague, le bruit des ménages, des meuglements d'étable, des voix piaillantes d'enfants, montent du fond de la vallée, dans la chaleur de ce dernier rayon qui lentement décroît sur le vieux château et l'une après l'autre quitte ses tours déchiquetées. Bientôt la cime des montagnes demeure seule éclairée par-dessus la ville; une ombre de moment en moment plus grise brouille les profils solennels de la ruine; les maisons s'enfoncent dans les houles du soir; et au tintement d'une cloche qui sonne l'heure de la table d'hôte, nous franchissons enfin le pont suspendu, trait d'union entre les deux tronçons de la pittoresque bourgade.

A La Roche fleurit encore la patriarcale auberge, relais des diligences, comme au vieux temps. Celle que nous avons choisie s'ouvre à l'angle de deux rues, près du pont, propre, petite, accorte, exhalant par ses cours une odeur de longues mangeailles. L'hôte, une bonne figure matoise et joviale, en sarrau bleu, s'interrompt dans un marchandage de gorets grouillant sur le seuil, pour nous souhaiter la bienvenue, son chapeau de paille à la main; et sa corpulente silhouette se détache sur l'enflambement des cuisines, battues par le galop des maritornes, rouges et les bras nus.

La bienveillance réjouie du brave homme nous promet un plat de venaison pour notre souper, et, tandis qu'on nous accommode cette nourriture privilégiée, nous profitons de la splendeur de cette fin de jour pour nous mettre à la disposition d'un certain barbier, qui cumule avec l'escrime du rasoir les fonctions de gardien du château, devenu

propriété de l'État, il y a quelques lustres, moyennant la minime somme de mille francs. Une grille s'ouvre; nous franchissons un porche épaulé à des restes de tours crénelées, sur l'emplacement de la primitive herse; et au bout de la rampe qui nous livre l'accès des cours et des salles, il semble que les siècles eux-mêmes sortent de la poussière pour nous accueillir et nous guider. Un puissant donjon carré est, parmi les autres tours, comme un ancêtre de briques et de moellons: il appartient, celui-là, à cette forteresse du quinzième siècle devant laquelle l'évêque de Liège vint mettre le siège et qu'illustra le plaisant stratagème d'un des comtes de La Roche. La lutte s'éternisait de part et d'autre; mais la famine commençait à ravager les gens du château; et tout à coup, sur l'ordre du comte, un porc fut lâché, énorme, qu'on avait repu. La graisse de cet animal extraordinaire fit soupçonner des vivres en abondance derrière les remparts; on désespéra de réduire des hommes si bien approvisionnés, et le Tribunal de paix, une noble ligue contre le viol, le meurtre, le dol et les querelles de seigneur à seigneur, et qui s'était armée pour châtier le comte Henri, rebelle à ses idées de pacification, en fut pour sa peine inutile.

Les guerres, la foudre et le temps ont taillé leurs coupes sombres dans cette hautaine demeure; des salles d'armes, des chemins de ronde, des logis, il ne subsiste que des pans de voûte, des trous d'ombre et de feuillage, des tronçons de murs sur lesquels le lierre a tissé d'épais manteaux; mais le songe du passé s'évoque, d'autant plus obsédant, de ces réalités lointaines au bout desquelles les yeux de l'esprit, à défaut des yeux du corps, perçoivent une humanité violente et fruste avec des passions plus cruelles, mais aussi des énergies plus hautes que les nôtres. Nous escaladons les marches éboulées d'escaliers disparus, nous grimpons sur des plateformes qui finissent dans le vide, nous errons dans le labyrinthe des salles, des couloirs, des souterrains, les artères et les poumons du vieil organisme anéanti. Brusquement, le sol manque sous nos pieds; une baie s'est ouverte et découpe, comme en un cadre, les maisons de la ville, la rivière, les monts au loin, déjà lourds de nuit. L'Ourthe va et vient, noire, dans l'assombrissement des rives, fait le tour de la ville, se boucle par-delà la côte du Gravier, finalement prend son élan vers Queue-de-Vache. Même dans le soir, l'ossature du pays se dessine, puissante, hérissée, bifurquée

en deux grandes arêtes, cette côte du Gravier, avec ses éboulis de schiste, ses assises parallèles, sa chape de mousses veloureuses, et, à l'opposé, la côte de Dister étagée en gradins sous la superposition de ses murs de terrasse. À gauche, Corumont dresse sa masse, entaillée à sa base par les rampes de la route et plus haut par une tranchée, la route d'autrefois, que les morts de Harzé, un hameau de La Roche, suivent encore dans leur funèbre voyage au cimetière de Beusaint. D'où le nom : chemin des morts. Nous sommes là en pays de légende et d'histoire ; en contre-bas de la route actuelle, le roc s'écorche de crevasses bizarres qui chacune a son nom ; mais la plus célèbre est l'excoriation en forme de siège où, prétend-on, le roi Pépin tenait son lit de justice, indice probable de quelque villa carlovingienne dans ce pays de forêts et de chasse où plus tard devait s'élever la forteresse du onzième siècle.

Cependant, autour de nous, dans la nuit plus dense, les objets commencent à dessiner des aspects chimériques ; une à une, les lampes s'allument derrière les vitres des maisons ; tout là-haut, vers Cielle, un banderolement rose se dissout dans un reste de clarté. Nous regagnons l'hôtel ; du chevreuil et des truites nous font trouver savoureuses les fatigues de la journée ; mais il nous tarde de nous replonger dans la nuit et le silence des rues. La senteur de moyen âge, montée des ruines, nous a rempli le cerveau de coquecigrues ; il nous semble, grâce aux ténèbres complices, que les siècles se sont immobilisés sur la petite cité momifiée, qu'elle s'est endormie il y a très longtemps derrière ses maisons à auvent, ses pignons découpés par les lambourdes, ses balcons fenestrés faits pour les mystérieuses escalades ; et que tout à coup le son lointain de quelque trompe, parti des tours, va la réveiller dans la grande nuit des monts. Et, en effet, comme nous étouffons le bruit de nos pas pour mieux savourer l'immense douceur du silence, en cette folle illusion de poète où se berce notre imagination, une corne, embouchée par quelqu'un d'invisible, souffle par trois fois un rauque appel au bout de la rue pleine de songe. Cependant, le pavé bruit sous un pied lent, appesanti, lui aussi, par le sommeil ; une forme grandit entre le noir espacement des maisons ; et au prochain carrefour, de nouveau la corne retentit, sourde, profonde, sonnante l'hal-lali des ombres par-dessus l'ombre où, depuis une éternité, s'est englouti le La Roche des comtes et des hauts faits

d'armes. Alors, obéissant à cette injonction de rentrer en nos draps, pour ne point déranger par notre présence de vivants la muette assemblée des fantômes, nous regagnons sur la pointe des pieds l'hôtellerie muette, où tout dort comme dans le reste de la ville. Et seulement le lendemain, à notre réveil, après une nuit traversée par l'écho de la trompe cornant d'heure en heure, nous apprenons que la silhouette spectrale aux lourds pas errants était celle du veilleur qui l'été comme l'hiver, par les trombes de neige aussi bien que par les minuits étoilés, rôde de quartier en quartier, l'œil aux aguets, comme le bon ange protecteur des chevets.

Les environs de La Roche — Une promenade accidentée — Les rochers du Hérou — Confluent des deux Ourthes — Houffalize — Bastogne

Par les pics et les combes, par les fourrés qui, l'automne, s'emplissent du hoguement des sangliers, les sentes aériennes où galopent les bardes de chevreuils et les ravines que le moindre orage transforme en lits de torrents, nous allons, en ce pays des grandes eaux, des grands vents et des grandes solitudes. Chaque promenade ici, qu'on la dirige à n'importe quel point des horizons, prend des airs d'expédition, surtout si, chasseur d'impressions aventureuses, on dédaigne les pulsations du baromètre, quitte à affronter en chemin la bourrasque, les guilées et les crues soudaines, dans un pays où les voies tracées sont rares et où, à travers l'interminable embroussaillage des halliers, il faut marcher quelquefois pendant trois ou quatre heures avant de rencontrer un hameau.

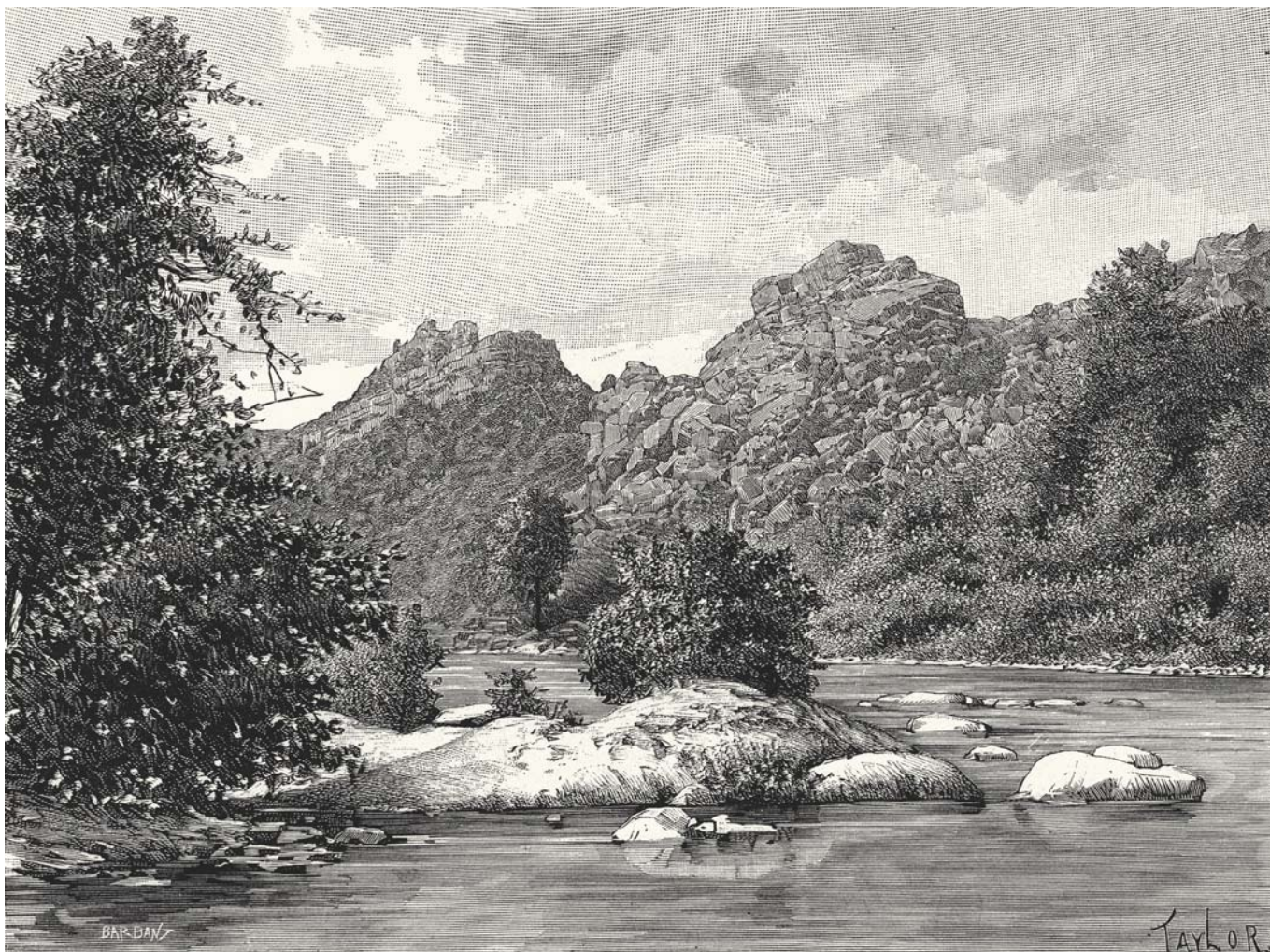
Il nous en cuisit un jour que, partis par un ciel gris, d'où filtrait une bruine légère, nous enfilâmes la route montante qui va vers Fraiture, côtoyant d'une part les grands chênes moussus des bois de La Roche et, d'autre part, une gorge dont à peine on voit le fond à travers les vertes vagues d'une mer de feuillage si dense et si touffue qu'elle rejaillit jusque par-delà la crête de la route. À mesure que se déroulait derrière nous la côte, des brouillards s'élevaient de ces combes, en fuyantes et pâles écharpes qui flottaient à la dérive du vent, par moments se condensaient pour former de croulantes architectures et d'autres fois se dissolvaient en flocons à la pointe des arbres. Puis toutes ces nuées éparses finirent par s'amonceler en lourdes masses planantes qui graduellement bouchèrent les perspectives ;

et l'humide brouillard, que nous avions bravé jusque-là, bientôt se changea en une pluie serrée dont les lances nous transperçaient. Cependant, à notre droite, la forêt, puissante, élançant ses troncs comme des colonnes dans le bleuissement des clairières, nous mettait dans l'âme de telles joies que nous ne désespérions pas d'aller jusqu'au bout. Des troubles réseaux de l'averse s'évoquaient pour nous la vision des grands bois druidiques, où, pareillement à ces torves et ondulantes buées, rampaient les fumeuses émanations des sacrifices ; et nous pensions aussi à l'antique renom d'impénétrable horreur qui fit rêver le divin Shakespeare de bêtes farouches, de lions et de tigres rôdant dans les halliers de l'Ardenne, parmi le hérissément des palmiers.

D'ailleurs, une éclaircie pouvait trouver la sombre carapace du ciel ; et nous regretterions alors la pusillanimité qui nous eût fait battre en retraite. Malheureusement, cette espérance d'une embellie fut déçue ; l'averse s'obstinant, nous naviguions à travers des trombes d'eau qu'aggravaient encore les cataractes épanchées des arbres ; et une certaine mélancolie nous envahissait quand, après une heure, nous entrevîmes enfin le salut sous les apparences d'une vaste métairie isolée au bout de la route, dans une échancrure des taillis. Une jeune fermière au profil aiguë de jeune louve ne consentit à aucun prix à nous allumer le feu de brandes dont nous aurions eu si grand besoin pour sécher nos vêtements, mais, après nous avoir seulement permis de nous asseoir dans la froide cuisine où elle épluchait des légumes, s'offrit à nous ouvrir les barrières de l'enclos pour nous accourcir le chemin qui devait nous ramener à La Roche. Cette maison peu hospitalière, silencieuse et morne en ses larges cours, nous laissa, depuis, l'impression de quelque château de la famine, perdu loin des villes et habité par des êtres cupides qui en défendaient les approches au voyageur. Alors commença pour nous, à travers de boueuses ornières et des sentes quasi impraticables, une bataille furieuse contre les fourrés dont les ronces s'accrochaient à nos jambes comme des reptiles et dont les arbustes nous fouettaient de leurs branches. Parfois, nous roulions parmi des éboulis de pierres, battus jusqu'aux chevilles par l'écume des ruisselets qui, de moment en moment, sourdaient, plus nombreux, des fentes de la montagne. De partout à présent jaillissaient ces filtrations ; une rumeur d'eaux bruissantes, à chaque halte, nous em-



La Roche-en-Ardenne - Dessin de Taylor, d'après une photographie.



Les rochers du Hérou - Dessin de Taylor, d'après une photographie d'Armand Dandoy.

plissait les oreilles d'un long bourdonnement; et nous avions la sensation d'un complot mystérieux de la forêt ouvrant ses secrets réservoirs pour nous barrer la route par des lacs et des mares où, en poussant un peu les choses à l'extrême, nous devions infailliblement trouver la mort.

A mesure que nous dévalions, ce bouillonnement de cascates augmentait, finissant par former des rapides qui emportaient la terre et les cailloux; et un petit frisson délicieux, sous le froid de nos habits devenus spongieux, nous parcourut la peau quand brusquement, d'un ravin encore

invisible, monta le grondement d'un torrent, roulant avec un bruit de tonnerre lointain. Enfin, une tranchée s'ouvrit qui, obliquant dans la direction de la ville, bientôt déboucha sur une côte d'où, en peu de temps, nous eûmes dégringolé jusqu'au cœur de l'agglomération, trempés, la chemise collant aux os, et, de plus, tout couturés d'érosions, mais emportant de cette course accidentée comme la joie d'avoir surpris en leurs élaborations ténébreuses les génies cachés de la montagne.

La Roche, pour le touriste vraiment épris de nature et

de solitude, multiplie, d'ailleurs, les enchantements. Quand, après d'âpres passages et des alternatives d'escalades et de descentes, on voit enfin se dessiner les profils déchiquetés des célèbres rochers du Hérou (voir ci-avant), dans les sauvageries d'un site sans routes pratiquées, embroussaillé de taillis profonds et perpétuant en tous sens le désordre des cataclysmes originels, il y a comme une vanité de prise de possession dans le charme et l'horreur de se sentir oublié et perdu, loin des vivants, parmi ces sombres grandeurs d'un lointain chaos que ne déshonorent pas les foules banales et qui bien plutôt semblent réservées aux œuvres sacrilèges d'un sanhédrin de sorcières. Ici les noires magiciennes de Shakespeare pourraient faire bouillir dans leur chaudron, sans crainte d'être dérangées, les herbes desquelles s'engendrent les maléfices. Immobile sur une patte, le mélancolique héron s'allonge au bord des eaux, comme l'âme et la songerie de ces lieux convulsés. Aucune rumeur n'y trouble le silence lourd des midis; et seulement au crépuscule, à l'heure où la faim réveille les hôtes des fourrés et des rocs, on entend monter dans l'air le clapissement d'un renard, le cri aigre de l'épervier ou le métallique hullement du chat-huant.

Au pied de celte échine brisée du Hérou, l'Ourthe, ramassée sur elle-même en un de ces tordions fantasques qui redoublent à mesure qu'on se rapproche du confluent, sortes de spirales tirebouchonnées à tous les horizons et décrivant par les vallées comme les ellipses d'un immense coup de fouet, l'Ourthe, naguère silencieuse et limpide, lustrant sur ses galets les tranquilles beautés des paysages, devient inquiète, s'assombrit entre les parois surplombantes, de bloc en bloc roule, écumante, parmi les déchirements du défilé. « Les fonds de l'Ourthe exercent une attraction mystérieuse, inspirent le sentiment de l'indépendance entière, farouche, indomptable », a dit quelqu'un qui les connaît bien (Léon Dommartin, *l'Ardenne*). Et ce sentiment grandit encore quand on aborde la gorge profonde où s'opère la jonction des deux branches de la torrentueuse rivière, cette énorme crevasse des monts en travers de laquelle s'avance la pointe de la presqu'île longée par les eaux, les courbes irritées des criques qui de loin figurent les mouvements d'une bête chimérique, et là-bas, partout, les bonds désordonnés du roc sous la toison des bois (voir ci-après). Oui, l'âme, à ces approches d'une nature cyclo-



Confluent des deux Ourthes - Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie.

péenne, théâtre d'on ne sait quels combats des éléments, dont l'histoire se lit encore dans la tourmente pacifiée des choses, s'exalte réellement ici au rêve d'une vie héroïque qui accorderait ses épopées aux barbares et épiques splendeurs de cette contrée faite pour des exploits de paladins et des batailles de fauves.

Les points de vue, les surprises, les pittoresques échappées abondent du reste dans toute la région de rocs, de bois et d'eaux qui a pour centre La Roche. Une infinité de routes et de sentes, suspendues au flanc de la montagne,

ont l'air d'échelles de corde flottantes et mènent à Cielle, à Beusaint, à Amberloup, ailleurs à la Baraque Fraiture, à Hives, à Houffalize. Quelques endroits sont célèbres, les Cailloux de Mousny sur le plateau de ce nom, et dans la vallée de la Bronze, un amas de larges dalles plates, les Tombes (voir ci-après), comme on les appelle, dominées par une roche lambrequinée et moussue. Ici, surtout, le charme est vif; on longeait une paisible et jolie vallée, tapissée de prés fleuris, et ces blocs, ces éboulis, ces vagues formes d'autels et de pierres sacrées brusquement propo-

sent à l'esprit des conjectures. Cependant suivez par les crêtes, tout en haut des ravins et des précipices, le ruban de chemin qui va de La Roche à Houffalize; sous les ponts de la jolie petite ville, une eau passe, lente, silencieuse et rare au bas de vieilles rues en pente, de maisons à hauts toits, de murs en moellons rouillés par les pluies; c'est encore l'Ourthe, mais jeune fille, avant son hymen avec la branche de Sainte-Marie-Chavigny, une Ourthe maigre épanchant son urne en des douceurs d'idylle.

Houffalize, comme Durbuy, La Roche, Bouillon, a en outre celle étrangeté de se présenter inopinément au voyageur des plateaux dans un trou de montagnes, chaudement tapie entre ses rocs et ses bois. Quand on vient par Tavigny, une succession de rampes ondule à travers un large pays de plaines qui tout à coup s'échancrent aux approches de la ville; et le ravin du Cowan, où plonge la route, tortueux et barré par des redans magnifiques, est comme la préparation à la gorge tourmentée au fond de laquelle se blottit l'ancienne petite baronnie de Luxembourg. Au crépuscule, l'impression tient du prestige: la dernière côte franchie, on dévale rapidement dans une mer de brumes violettes où les grands rochers semblent eux-mêmes du brouillard solidifié. En contre-bas de la chaussée, dans des criques d'ombre, des eaux s'allument de luisants d'acier; au loin, des pignons font des taches grises, confuses, sur le noir des fuites; et petit à petit les énormes blocs qui bosselaient la perspective se haussent, grandissent, finissent par suspendre des bastions et des cathédrales par-dessus le renforcement graduel de la route. Puis la rue se dessine, le pavé s'étrangle entre deux rangs de maisons disloquées, et une tour carrée, un reste de forteresse, lourde architecture du dix-septième siècle, fait un coude violent, comme pour fermer le passage. En face, à l'angle d'une affreuse bâtisse moderne, servant d'école communale, un segment d'enceinte ruinée découpe sa demi-lune, débris informe d'un vieux château qui, d'après la légende, remonterait au temps de Charlemagne. Et, toujours descendant, on arrive enfin à un tournant; la ville oblique à droite, passe un pont, remonte de l'autre côté; et du versant la vue embrasse, en amont et en aval, les arches noires de deux autres ponts, le chevet d'une antique église, dépendance de l'abbaye du val Sainte-Catherine, fondée par Thierry, sire d'Houffalize, et plus à gauche, sur les pentes, la dégringolade des toits en schiste,



Les Tombes - Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie.

pareils dans le soir aux dalles d'un immense et mystérieux escalier. L'une après l'autre, les lampes brasillent; des voix montent, sourdes, des fonds; une paix de sommeil flotte déjà sur la vallée; on est pris soi-même d'un assoupissement à cette douceur égale d'une vie qui, même le jour, fait encore ronron. A neuf heures, toutes les portes sont closes: un ronflement sort des maisons; çà et là, seulement une vitre demeure éclairée, avec d'immobiles ombres tombées des plafonds, silhouettes ventruées de guitares et de

mandolines où, après réflexion, on découvre des formes de jambons. La salaison et le fumage du porc sont à peu près, en effet, l'unique industrie de ce coin perdu. De grand matin, la corne du pastoureau appelle au gagnage les troupeaux disséminés: des hangars et des huttes s'échappent par landes, à ce signal, des groins rosés; et la grotesque procession grossit à mesure que se prolongent les bourdonnements de la trompe. Tout le jour, la bande pâture sur les hauteurs l'herbe sèche, les glands et les chatons; quand le

soir les ramène enfin dans la ville, grognant et se bousculant pêle-mêle, chacun regagne de soi-même la litière, lâchant le reste de la troupe; et celle-ci de seuil en seuil se fond, sur les talons du petit pâtre, qui, sa dernière ouaille disparue, reprend enfin, lui aussi, sa corne en sautoir, le chemin de la soupente où jusqu'à l'aube il dormira du bon sommeil stupide des bêtes. Ce grouillement de verrats, de porcelets et de truies s'ajoute, pour l'animation de la ville, au roulement des malles-poste qui, trois ou quatre fois le jour, débarquent les passagers et emportent les courriers. Et la monotonie de cette existence loin des capitales et des chemins de fer au fond d'une conque habitée par de braves gens simples, a un charme d'apaisement qui, tous les étés, rappelle en cet endroit, une petite colonie de fidèles. Mais, l'hiver, les neiges, chassées des crêtes, s'abattent en rafales par les rues, obstruant les portes et les fenêtres. On s'accommode alors près des feux de tourteau et de bois, dans l'odeur des jambons séchant au pendoir; au matin seulement, quand tinte la cloche des messes basses, des formes encoqueluchonnées se coulent le long des maisons et croisent en chemin un pauvre cavalier tout blanc qui, en l'absence des malles-poste bloquées, va, par monts et par vaux, chercher à la gare de Tavigny la correspondance.

Cette pauvre gare, isolée loin du village, a son importance: c'est elle qui, par l'embranchement de Bastogne, met en communication Houffalize et ses environs avec la grande ligne de Libramont et de Namur. Bastogne, qui se découvre au sortir des bois et des landes de Bourcy, dans un pays de sapins et de bruyères, aux immenses horizons nus, est un peu comme la capitale de la contrée. Elle l'était à un degré supérieur au seizième siècle, quand Guiccardin l'appelait emphatiquement un Paris en Ardennes; en ce temps, il n'y avait pas de plus grand marché aux alentours; et, par surcroît, la bombance y tenait table ouverte. Cette lointaine prospérité s'est aujourd'hui localisée dans une foire aux bestiaux qui, tous les samedis, fait affluer les gros herbagers de dix lieues à la ronde et dans un considérable commerce de jambons, les fameux jambons de Bastogne, d'une chair plus parfumée que même les jambons d'York. Toute la ville tient d'ailleurs dans une grande rue en pente, très spacieuse, bordée de maisons en briques, en bois, en torchis, minces, étranglées, diversement peinturlurées, avec d'étroites boutiques au rez-de-chaussée. Derrière, entre des

murs de vieux jardins et des restes de remparts, courent les ruelles, encombrées de fumiers, plaquées de bouses séchées, angulées de vieux pignons à lambourdes. Et brusquement le pavé se resserre, la dégringolade des maisons s'arrête au pied d'une massive tour romane coiffée d'une cage en bois à toiture quadrangulaire, et, la rue bifurquant, un des tronçons remonte vers le remblai du chemin de fer, tandis que l'autre file sous une voûte rugueuse, une très vénérable porte d'enceinte, garnie encore de ses mâchicoulis. Les paroissiens de Bastogne affirment qu'autrefois la tour de l'église servait pour la défense de la ville ; les Templiers auraient ensuite accroché une église à ce donjon guerrier ; et ainsi le primitif édifice, toujours visible sous les empiétements ; de l'ogive, en ses piliers trapus, son porche d'entrée et d'autres parties basses, garderait l'ambiguïté d'un ouvrage à la fois militaire et religieux. Quoi qu'il en soit, la fruste et vieille basilique, avec ses nefs d'inégale longueur, quatre colonnes d'un côté et trois seulement de l'autre, ses fenêtres à meneaux et à verrières, sa voûte enchevêtrée de nervures prismatiques et historiée de rinceaux et de personnages peints, plonge avant dans les siècles, symbole éternisé d'une religion tourmentée, variable en ses formes sensibles.

A Bastogne, nous sommes au plein cœur de l'Ardenne pouilleuse et grièche qui, pour quelques auteurs, réalise le type de l'Ardenne véritable. Écoutez les graves et belles paroles d'un homme qui, mieux que personne, a su évoquer leur austère grandeur : « L'Ardenne n'offre rien qui soit doux et joyeux. Mais ses grands paysages muets et souffrants sont en singulier accord avec les pensées sévères et tristes. Son isolement et sa mélancolie remueront jusqu'aux dernières fibres les cœurs désolés. A la maturité de l'âge surtout, quand tant d'illusions sont évanouies, quand la vie apparaît comme un âpre combat contre les hommes et la nature, quand avec amertume et inquiétude on se demande s'il est de vraies affections, un voyage dans ces lieux austères fait accepter plus aisément la douleur. Ces routes monotones, ces bruyères vides et frissonnantes, ces habitations pauvres et rares, ces bois rabougris et silencieux, ces brumes qui se prolongent longtemps dans la matinée et reviennent tôt avant le soir, ces nuits froides retenant les gelées blanches jusqu'en juin et les ramenant dès la fin d'août, font sortir peu à peu l'âme de ses rêves de félicité, et, la

mettant en harmonie avec leur sombre décor, la consolent en lui persuadant par un invisible accord que ce monde n'est pas fait pour les existences commodes. » (Edmond Picard.) La contrée qui va de Bastogne à Neufchâteau, avec un crochet sur Houffalize, cette vaste tristesse d'une terre stérile comme les dunes et prolongeant à l'infini, pareillement aux vagues d'une mer immobilisée, le déroulement de ses courtes ondulations, revit en ce tableau d'un accent si humain. Il ne faudra rien moins que le mouvement et les séductions de la Semois, dans l'Ardenne méridionale, pour en faire oublier la grande note persistante et monotone, comme un de ces traînants accords voilés qui, dans les polyphonies de Wagner, finissent par énerver délicieusement l'âme et la plonger au rêve des apaisantes ténèbres.

De Paliseul à Bouillon — Un dernier chapitre à l'histoire de Bouillon — Une Babel souterraine. — Le château de Bouillon — La Semois de Bouillon à Rochehaut — Botassart — De Bouillon à Florenville — La Forge Roussel — L'abbaye d'Orval

A la descente de Paliseul, une malle-poste attend le voyageur. Quand la charge est complète et que colis et passagers se sont empilés dans le caisson et sur l'impériale, un coup de fouet prend en flanc les deux bidets, et cahin-caha, au drelin-drelin des sonnaillies, l'attelage enfile la longue chaussée poussiéreuse qui, de bosse en bosse et de rampe en rampe, entre des plaines violacées de bruyères, des étendues de genêts plus hauts que des hommes et de sombres chênaies embroussaillées de taillis, mène à Bouillon. A mesure qu'on approche, la déclivité de la côte s'accroît, la route décrit des sinuosités plus rapides, des masses rocheuses s'étagent à droite et à gauche comme les gardiens du défilé, et tout à coup le grincement des roues contre le frein grandit dans l'encaissement d'une rue étranglée entre deux files de murs et de maisons, bâtis en grès, trapus, patinés par l'averse et le temps. On est dans la ville. Aux rez-de-chaussée se succèdent de petites boutiques ajourées de vitrines à carreaux menus, des échoppes de taillandier, de ferronnier, de boisselier, de noirs couloirs ouverts sur des intérieurs délabrés, quelquefois un escalier en pierre de trois ou quatre marches, le tout culotté d'une brunissure de jambon fumé ; puis la rue débouche sur une place, se divise en deux branches dont l'une monte vers La Chapelle et l'autre

passé le pont, s'enfonce dans les quartiers de la rive gauche ; et une large échancrure s'ouvre, dans le creux de laquelle se blottit en amont, sous les feuillages, au bord de l'eau, un fouillis de toits et de pignons, dominé par les grands profils abrupts du château, au haut de l'énorme roche qui à droite bouche le ciel. En aval, les parois de l'entonnoir se resserrent, avec un coude brusque par où disparaît la rivière, dans une solitude qui commence tout de suite après les dernières maisons ; et, repliée sur elle-même, en une longue courbe qui la fait remonter vers son cours supérieur, elle tourne autour de la ville et va baigner l'autre versant du promontoire couronné par les donjons et les remparts de la vieille forteresse. A l'abri des grands vents dans son puits de montagnes, Bouillon, le glorieux duché du douzième siècle, aujourd'hui déchu à la médiocrité d'une vie sommeillante et casanière, s'enveloppe de silence et de mélancolie, à travers le lourd manteau d'ombres que les cimes environnantes lui coulent aux épaules, comme un drap mortuaire aux grands plis immobiles. A peine une rumeur d'industrie, le battement des marteaux sur le fer s'entend dans la quiétude assoupie de ses quais ; le meuglement des bœufs qui deux fois le jour traversent la rue pour moudre aux pâturages ou regagner l'étable domine, avec les sons de la corne du pâtre, tous les autres bruits ; et toutefois, à des intervalles réguliers, une sonnerie de trompette, venue de l'école régimentaire, se répercute en éclats cuivrés par les rocs, puis va mourir dans les espaces sourds, après avoir éveillé les échos de la citadelle.

La mort et l'abandon, depuis deux siècles, ont touché au cœur cette grosse bourgade qui, s'il fallait en croire les gens de l'endroit, ne demanderait pourtant qu'à revivre. Entourée, sur la hauteur, de vastes étendues de pays, exercée à l'élevage du bétail et au défrichement des terres incultes, possédant une race de chevaux qui n'a pas sa pareille pour la vigueur du jarret et la résistance à la fatigue, elle se plaint d'être abandonnée à elle-même, au fond de son trou d'isolement et de tristesse, sans chemin de fer qui la relie aux marchés du pays et la fasse participer à la circulation des affaires. Peut-être a-t-elle raison : la sollicitude de l'État, qui presque toujours s'exerce dans le rayon limité des grandes villes et délaisse les extrémités du territoire, semble ignorer les muettes souffrances de ces agonies de petites cités lointaines qui, pour reflorir, n'auraient souvent be-

soin que d'être rattachées par une voie plus rapide que les interminables grandes routes, au mouvement des artères urbaines.

Cependant, si effacée de l'histoire que soit depuis tant de temps l'ancienne place forte démantelée, un matin elle s'est réveillée au grondement des canons de Sedan pour assister, après tant d'autres cataclysmes où elle s'était fondue elle-même, à la disparition d'un empire. L'effroyable tourmente de 1870 passa dans ses murs comme un ouragan, balayant tout et semant sur la route des mourants et des blessés. J'étais là, tournoyant moi-même dans la débâcle, l'âme ulcérée, sans pouvoir me reconnaître ; et, dans le vide et l'horreur des jours, ma main traçait ces notes funèbres : « Un va-et-vient furieux emplissait les rues. Nous gagnâmes la place, toute comble de bourgeois, de paysans, de lanciers, de prisonniers, de blessés se démenant à travers les pieds des chevaux, les roues des voitures et les porteurs de civières. Et cette cohue faisait un brouhaha terrible, dans le noir de l'après-midi. Une sueur montait des dos, flottait dans le brouillard du ciel rampant et lourd ; et les uns couraient sans but, les yeux élargis, soudainement revenaient sur leurs pas, les autres piétinaient sur place, attendant on ne sait quoi, perdus dans des angoisses. Une stupeur s'était appesantie sur les cervelles. Et la petite place avait l'air d'un cuveau bouillonnant, regardé par les maisons vertes d'humidité, avec le scintillement inquiet de leurs vitres. »

Une de ces maisons, celle du coin, à la gauche du pont, l'hôtel de la Poste, eut toute une nuit, sur ses rideaux blancs, l'inquiétude et la grimace d'une ombre. En soulevant le store, Napoléon III, blême d'épouvanté et de honte, put voir rouler sur la place les épaves françaises. Bouillon, après cette vision tragique d'un règne finissant au pied de son château, dans la parabole enflammée des boulets et les éclaboussures d'un sanglant borborygme, replongea en sa nuit. Rien ne dit plus aujourd'hui la désolation de ces jours horribles, si ce n'est l'incessant pèlerinage qui, de tous les points, pousse sur la ville, première étape des champs de bataille de Bazeilles, de Givonne, de Gravelotte et de Sedan, les familles amputées d'un de leurs tronçons et venant s'emplir les yeux de la contemplation de cette terre nourrie de la cervelle et des viscères de ceux qu'elles ont perdus.

Le hasard a de ces rencontres macabres : un empire, un

prodigieux organisme, une dynastie échoués en ce cul-de-sac de montagnes, sous le coup de balai d'Attila et périssant misérablement, d'une mort ignoble, loin des capitales, dans cette obscurité d'une humble ville hantée par des fantômes ! Les ombres des grands capitaines de Bouillon présidant, du haut des donjons, à cet écroulement dans les gouffres du temps de la postérité napoléonienne ! Ce prodigieux cadavre d'une forteresse reprenant un instant souffle et vie, par-dessus l'affreux paysage en feu, dans des allées et venues de patrouilles et de prisonniers ! Les massives portes cuirassées de fer brusquement grincèrent sur leurs pentures mangées par la rouille ; les énormes clefs pendues dans l'âtre du gardien plongèrent au fond des palastres ; le morne colosse sentit passer en soi une palpitation d'humanité. Puis, la guerre finie, casemates, corps de garde, cour d'enceinte, poternes et pont-levis retombèrent à leur lourd silence de nécropole. C'est en effet comme une cité de la mort que cette vaste maison féodale, minée par l'enchevêtrement de ses catacombes, avec l'infini dédale de ses corridors, de ses galeries, de ses passages dans le roc, en pleines ténèbres. Et jusqu'aux caveaux où l'on descendait les ducs, large trou de nuit aujourd'hui vide de ses ossements et de ses poussières, tout y évoque la sévère pensée des gloires accomplies.

L'endroit était bien gardé si l'on en juge par les ponts, béants sur le vide, qu'il faut franchir avant de pénétrer au cœur de cet immense entassement de tours et de courtines encastrées dans les pointes du roc, de telle manière que le château a l'air d'une prodigieuse échine collée à l'ossature du puissant bloc sur lequel il est bâti et formant avec ce dernier un tout indestructible. A la seconde passerelle seulement, on est vraiment dans la forteresse ; une porte s'ouvre au bas de deux tours semi-circulaires, les molosses de cette caverne bâtie dans le giron de la montagne, deux monstrueux bastions du neuvième siècle, frustes et trapus comme les culées de quelque gigantesque pont que les eaux du temps auraient emporté ; et quand les battants se sont refermés, interceptant la communication avec le monde des vivants, une indicible oppression s'abat sur les épaules, de tout le poids de cette Babel d'escaliers et de souterrains où l'on se sent un instant muré.

Alors commence un émouvant tête-à-tête avec les siècles prisonniers sous les voûtes. On monte, on descend, on

descend surtout, on descend toujours. Derrière soi, on a laissé la tour d'Autriche, une construction de 1551, aux armes de Charles-Quint, grattées par la Révolution, les cours des poudrières et des batteries, les pitoyables casernes que le gouvernement hollandais édifia sur l'emplacement de la chapelle Saint-Jean et de l'habitation des gouverneurs, toute la banale et stupide architecture d'un temps qui n'entendait plus rien au formidable appareil de la guerre ; et par des escaliers mystérieux, aux degrés entaillés dans la roche, par un labyrinthe de couloirs sans jour, où, de pas en pas, l'inexprimable angoisse de l'entrée redouble et qui quelquefois se resserrent comme les parois d'un sarcophage, par des ouvertures aiguës en fer de lance et des spirales de ténèbres, on va, on erre en d'extraordinaires labyrinthes de casemates, d'oubliettes, de basses-fosses, de salles, de réduits ; ici la cour de justice, une cave profonde, noire, oblongue ; là la chambre des supplices avec ses crochets demeurés dans le mur ; ailleurs la cage étroite par où les cercueils glissaient jusqu'au caveau sépulcral, mille conjectures à défaut de réalités patentes et qui aident l'imagination à reconstituer l'approximative et toujours chimérique vision de cet âpre et farouche moyen âge. Puis à ce dédale d'augusties succèdent des souterrains plus spacieux, les passages s'éclairent d'une clarté brouillée, on longe des soutes à provisions, et le guide ne manque jamais de tirer un coup de pistolet dans le puits vertigineux dont les ellipses s'enfonçaient, dit-on, à plus de quinze mètres au-dessous de la rivière et qui répercute encore avec d'effroyables tonnerres la déflagration de cette pincée de poudre. Quand enfin on respire, au lieu de cet air moisi, vaguement saturé de relents de décomposition, les émanations salubres de l'herbe et des feuillages, on éprouve la sensation d'une délivrance.

L'histoire de ce fantasque château, plus semblable à un madrépore qu'à une demeure des hommes et compliqué de si étonnantes superpositions de styles et d'époques, est d'ailleurs aussi déroutante que les profils de ses différentes architectures : les Godefroid, ducs de Basse-Lorraine et seigneurs de Bouillon, y défilent d'abord, puis les princes-évêques de Liège, en vertu de la cession du duché à l'évêque Albert par Godefroid de Bouillon, le héros de Jérusalem, et plus tard les La Marck jusqu'au moment où les La Tour d'Auvergne entrent en scène, tout cela embrouillé

de querelles de famille, de disputes entre les d'Auvergne et les évêques, d'interventions royales et d'incessantes complications politiques.

Il fut un temps où la Semois baignait les assises du rocher de Bouillon ; mais des murs de rempart, construits par la suite, ont obligé la rivière à reculer. Un sentier longe actuellement les contreforts de la montagne, tout fleuris de coëdums, de millepertuis et d'œillets sauvages dont les taches vives constellent la grande chape sombre des mousses et des lichens tendue du haut en bas de l'escarpement. C'est le chemin par lequel on gagne Corbion, Poupehan et Rochehaut, dans la direction de l'embouchure, avec retour par Botassart, le moulin Drumont et la ferme Cordemois. Au bout de quelques cents mètres, le mince ruban de route escalade la roche sous une voûte de taillis, contourne l'eau qu'il est impossible de suivre autrement, laisse à droite un pic chenu, le rocher du Pendu (voir en page 15), énorme coin de schiste enfoncé dans la perspective, biaise, plonge à travers des combes, remonte vers les plateaux et, passé Corbion, vrai village de montagnes, tiré à hue et à dia sur des bosses, se bifurque en un ravin profond, au bas duquel Poupehan, sur la rive droite, groupe ses toits plats à mi-côte. Agenouillées dans leurs baquets, des files de lavandières, vieilles et jeunes, les bras nus, coiffées du barada de jaconas, se penchent sur l'eau, activant le bruit des battoirs et lessivant à pleins poings, parmi les blanches écumes de savonnée qui frangent le courant. Poupehan est la patrie des lavandières ; le hameau n'a pas d'autre industrie ; et celle-ci est surtout alimentée par le linge venu de par-delà la frontière. Après une heure d'escalade, une pointe de clocher pique le bleu du ciel et signale Rochehaut, une cinquantaine de maisons massées à la crête d'un piton, si haut que le hameau poussé en bas, à l'extrémité de la presqu'île qui coupe en cet endroit la Semois, l'humble, et solitaire Frahan, avec sa chapelette blanche à toit d'ardoise, ses petites fermes clôturées de haies et sa mince passerelle de planches étayée sur des X, ne semble pas dépasser sensiblement les dimensions d'une grande boîte de bergerie. Rochehaut est d'ailleurs un des points de vue célèbres en cette contrée de la Semois, où les points de vue se multiplient à chaque pas. Du bord de la route, le regard étreint un merveilleux horizon de montagnes ; d'infinies ondulations mamelonnent en tous sens dans la recu-

lée, superposant leurs croupes vertes, lilas ou indigo selon la lumière ; à droite, une grande chaîne dentelée s'allonge, toute pâle, où d'étage en étage vient se fondre, la succession des collines : c'est la France. Et juste en dessous de soi, Frahan forme la pointe d'un promontoire, d'abord sec et pelé, qui s'exhausse et se couvre ensuite de bois, avec des arêtes, des redans, des boursouflures, comme les pattes et les nageoires d'un monstrueux crocodile dont l'échine s'élargirait à travers l'espace. Cette bizarre et symbolique configuration est non moins sensible quand, après être descendu dans les fonds de la Liresse et avoir remonté pendant quelque temps la Semois, dans la direction de Bouillon cette fois, on regarde s'allonger des hauteurs de Botassart (voir ci-dessous), au bas d'un immense paysage pano-

ramique, la crête déchiquetée d'une sorte de houleuse épine dorsale s'évasant à l'avant en un renflement imitant la tête plate des sauriens et tortueusement bifurquée à l'arrière avec des ramifications d'appendice caudal.

Ce ne sont là, du reste, que les singularités fortuites de cette admirable vallée dont les insinuant et variables beautés n'ont pas besoin de fantasmagories pour s'éterniser dans l'esprit et qui, par le scintillement de ses eaux, le caprice tourmenté de ses roches, les fuites de ses chemins creux serpentant à mi-côte sous-bois, les surprises toujours renaissantes de ses sinuosités et de ses replis, ses criques, ses îlots en fleur, ses rives ourlées de prés ou bordées de pentes arborées, ses percées sur les lointains vaporisés, rend inoubliable l'enchantement de ses solitudes. Et cet enchante-



La Semois à Botassart - Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie.

ment ne cesse pas un instant, à travers les trente-cinq ou quarante lieues de circuits, de serpentaisons et de crochets que la décevante et insidieuse Semois parcourt dans un espace qui, pour une rivière moins turbulente, en exigerait à peine la moitié. Alors que l'Ourthe et l'Amblève, enlâmées par l'exploitation et barrées par le railway, ont perdu en tant d'endroits leur fière sauvagerie, elle a gardé l'indépendance et par moments l'impénétrabilité des eaux vierges, à travers des défilés souvent inaccessibles et dont il faut longer les tortueux détours par les hauteurs. A tout instant, elle se dérobe, s'enfonce entre des parois à pic, s'engouffre dans des goulets où on cesse de la voir, toute noire de l'ombre des monts qui la regardent tourner au fond de leurs entonnoirs ; et les lacis qu'elle décrit dans ses spirales sans fin, allant et venant par sauts et par bonds, s'em mêlent comme les tortis des orfèvreries de filigranes sur la veste pasquillée d'un terrero.

Après l'avoir descendue jusqu'à Rochehaut, il faut la remonter par Dohan, Auby, Cugnon, Herbeumont et Florenville, toute une suite de caractéristiques bourgades, échelonnées sur des pentes, les maisons basses et rencognées crénelant inégalement, avec des creux et des saillies, la route qui les traverse, celle-ci obstruée de fumiers noirs, de brandes pourries, de tas d'émondes et de billettes, produit des affouages, dans l'air une senteur de fumée de bois, aux seuils des hommes et des femmes fendant des bûches à coups de hache, les uns et les autres terreux, secs, mangés par les haies, çà et là des porcs débandés le long des haies, des attelages de petits chevaux maigres, la crinière et la queue longues, arrêtés devant un cabaret, des files de vaches et de bœufs lapant l'eau en de grandes auges en pierre où les ménagères viennent aussi laver leurs légumes. Presque toujours la rivière encadre ces pastorales de ses eaux couleur d'or bruni, égratignées de miroitements de soleil, moirées de grandes plaques crayeuses ou vertes au passage des roches et des bois, ailleurs marbrées par la tache splendide des bestiaux passant les gués.

A Florenville surtout, on touche à la plus belle partie de la Semois. Des passeurs de barques, comme ils s'appellent, vous font naviguer sur des bachots plats à travers les gorges encaissées qui se prolongent de Chiny à Lacuisine (voir ci-contre). Debout à l'arrière, ils plongent la gaffe dans les cailloux du lit et d'une poussée dirigent l'esquif parmi les



Le Semois entre Chiny et Lacuisine - Dessin d'Eug. Verdyen, d'après nature.

éboulements qui en tous sens barrent le courant.

Quelquefois, l'eau est insuffisante pour le maniement de cet aviron : l'un tire alors à la chaîne, du côté de la proue, tandis que l'autre, au moyen d'un levier, imprime des secousses à la poupe pour la faire glisser sur les pierres ; et tous deux marchent dans les écumes et les remous, baignant jusqu'à la ceinture. Encore n'est-ce pas sans peine qu'ils se frayent un passage à travers ce labyrinthe de blocs, tellement pressés qu'on n'en peut sortir qu'en louvoyant

et en cherchant les goulets où le tirant d'eau est plus fort. A droite, à gauche, en amont, en aval, les roches s'étagent, s'escarpent, dressent de prodigieux escaliers, le rocher du Négé, le rocher de la Goffe Louis, le rocher de la Goffette, le rocher Pircot, les grands rochers du Hat, plus loin le Rehat et le Rocher fendu, énormes masses en surplomb, à pic, de guingois, dont les profils écornés et grimaçants évoquent l'horreur des animalités fabuleuses et qui se lustront de merveilleuses chasubles d'or, de pourpre et de vermillon sous les mousses, les camomilles, les eupatoires, les digitales



Ruines de l'abbaye d'Orval - Dessin d'Eug. Verdyen, d'après nature.

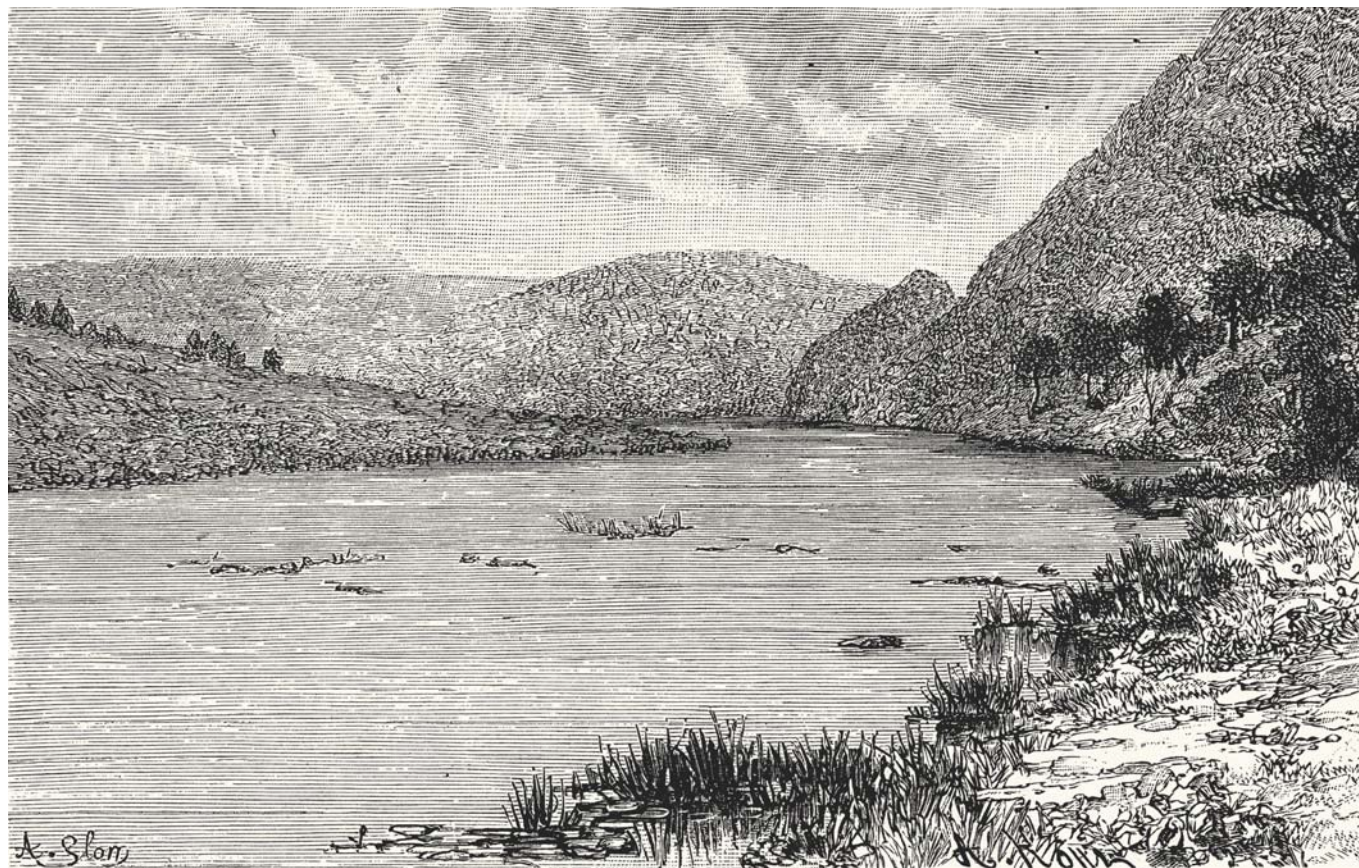
et les millepertuis moutonnant à l'infini comme une toison. A la fonte des neiges, des quartiers de schiste et de quartz, ceux-là rouilleux et sombres, ceux-ci veinés et polis comme des marbres, se détachent des crêtes et, dégringolant de degré en degré, rebondissent jusqu'au milieu de la rivière, où, parmi tout cet entassement de banquettes, leur forme tourmentée leur donne des airs d'hippopotames et de cachalots échoués. Partout, en effet, l'illusion ici multiplie ses prestiges ; des îlots neigeux de reines-des-prés semblent voguer comme des corbeilles fleuries ; l'eau, pailletée d'un fourmillement lumineux, creuse des cavernes éblouissantes où s'écaille d'argent, comme une épaule de naïade, le ventre scintillant des poissons ; et tout en haut, à la cime des rocs, les bois ondulent comme un grand sourcil irrité. Sur les rives, derrière les roseaux et les joncs, au pied des rouvres accrochés dans la pierre, des édens de floraisons et de verdure font des taches splendides, étoilées de corolles et panachées d'ombelles. Le soleil, bluté par les feuilles, n'y descend qu'en fines et minces poussières, comme la criblure tombée d'un van ; et cette lumière qui glisse, s'enroule et par places perce d'une flèche l'épaisseur des fourrés, semble faite exprès pour allumer, dans le crépuscule des hautes herbes, la robe fauve d'un renard, d'un chat sauvage ou d'une fouine, qui, à l'abri d'inaccessibles remparts, pullulent là librement et troublent seuls de leurs chasses et de leurs amours le bruisant silence des eaux et des bois. Quand, après une heure et plus de cette navigation rudimentaire dans les émerveillements d'une nature primitive, on débarque enfin à Lacuisine, le petit hameau poussé à la sortie des défilés du Rehat, il semble qu'un rideau vient de retomber sur un coin vierge de la Genèse et que toute cette féerie qui, à certaines heures, dans les vapeurs rosées du matin et les houles violettes du soir, tient plus du songe que de la réalité, s'est évanouie en des lointains chimériques.

Florenville, la bourgade au nom poétique, se déploie là-haut sur les raidillons d'un vaste cône, avec son église dont la flèche s'aperçoit à plusieurs lieues à la ronde, perchée au bord même de la crête, sur un terre-plain d'où s'étend un spacieux paysage de plaines et de bois, sillonné par les méandres de la rivière. Parmi tant d'autres étapes recherchées des touristes, celle-là est peut-être la plus séduisante ; dès l'aube, le cornement des bœufs allant à la pâture remplit

les rues du mouvement et de la rumeur d'une bucolique ; on s'éveille en pleine pastorale ; et la journée ensuite ne paraît jamais trop longue pour arpenter les routes qui mènent soit aux Amerois, soit à la Forge Roussel, soit aux ruines d'Orval (voir ci-avant). Ici, dans le vide des enceintes, la solitude des forêts voisines semble redoubler par le contraste de cette puissante maison déchuë, où des âmes priaient et sur les ruines de laquelle le sifflement moqueur du vent semble tourner en dérision l'éphémère vanité de l'existence. Cependant, la nature n'a pas entièrement repris possession de ces masses de pierres éboulées ; une sollicitude veille à la conservation de ce qu'elle aurait bientôt fait de noyer sous les végétations et de desceller sous la poussée des racines ; et ce qui subsiste encore, les énormes et mystérieux couloirs s'entrecroisant

dans les demi-ténèbres du sous-sol, les fines ogives des arceaux d'un cloître tout emmaillées de vrilles et enchevêtrées de ramuscules, les piliers d'une église du dix-huitième siècle et non loin un admirable fragment de transept, à triple baie surmontée d'une rose à six lobes, restes du temple primitif, ces vertèbres toujours existantes du squelette effondré révèlent, dans la nudité du grand cimetière, la grandeur et la magnificence de cet ordre des Cisterciens qui, pendant près de sept cents ans, déploya là sa pompe et avait fait de l'abbaye et de ses dépendances une véritable cité où les arts et les lettres étaient cultivés, à l'égal des campagnes tributaires de l'autorité des abbés et nourricières du vaste troupeau humain parqué sous leur crosse.

Camille LEMONNIER



Le rocher du Pendu - Dessin de Slom, d'après une photographie.

